Document generated on 07/09/2025 10:34 p.m.

Nuit blanche, le magazine du livre

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Fiction

Number 121, Winter 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61136ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2011). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (121), 16–31.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

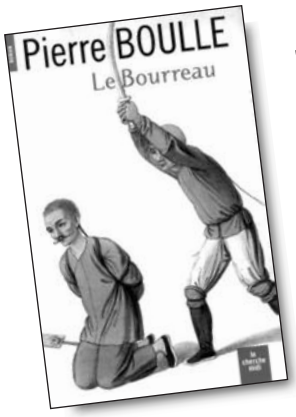
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

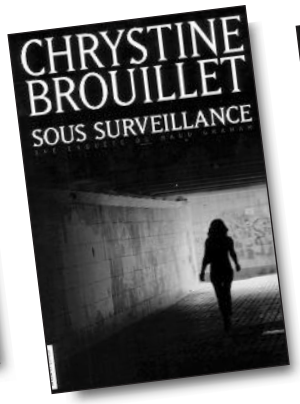
érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/





Pierre Boulle
LE BOURREAU
Le cherche midi, Paris, 2010, 214 p. ; 27,95 $

La planète des singes et ***Le pont de la rivière Kwaï***, universellement connus et sans cesse réédités, ont fait de l'ombre au reste de l'œuvre de Pierre Boulle. D'autres romans étaient épuisés et introuvables depuis longtemps. Remercions les éditions du Cherche midi qui, après avoir publié quelques inédits (***L'archéologue et le mystère de Néfertiti***, ***L'enlèvement de l'obélisque***), viennent de rééditer ***Le bourreau***.

Un ancien médecin chinois, expert auprès des tribunaux de la ville de Yi Ping, se confie un soir à un écrivain « en quête d'une situation baroque ». Il évoque devant lui une situation pour le moins paradoxale : un meurtre commis à l'intérieur de la prison. La victime n'est autre que le condamné à mort quelques minutes avant sa décapitation. L'enquête révèle qu'un poison très violent a été mêlé à l'ultime verre d'alcool offert au condamné. Le coupable n'est autre que le bourreau. Il aurait ainsi opéré à sept reprises.

La seconde partie du livre retrace la non moins étonnante histoire de ce bourreau, lui-même fils et petit-fils de bourreau, les charges étant héréditaires dans la Chine des mandarins. Chassé par son père parce qu'il « s'acquittait de ce métier comme d'une corvée », le jeune homme, après une passionnante odyssée de dix ans, est finalement revenu avec l'intention de devenir bourreau et d'opérer « plus vite », grâce à un précieux flacon de poison que lui a remis un guérisseur pour lequel il avait travaillé. Que pouvait-il faire d'autre ? « Il ne connaissait aucun métier propre à lui assurer une existence convenable […]. Il avait été élevé comme bourreau dans une famille de bourreaux. »

L'évocation de son long et pénible périple de retour en compagnie de sa jeune épouse aveugle, leur capture par des bandits, une périlleuse traversée de la montagne enneigée, le refuge forcé dans une cabane encastrée entre deux rochers, l'assaut du couple par des rats… constituent des passages saisissants et inoubliables.

La troisième partie évoque un étrange procès où la partie civile est à la fois constituée par les familles des condamnés à mort, des ministres des cultes et les autorités, donc à la fois « des gredins et des honnêtes gens ». Les victimes relèvent d'une « infime catégorie d'individus », uniquement des condamnés à mort. Le meurtrier n'est autre que le bourreau, contre lequel on requerra la peine de mort pour avoir « violé sept fois la loi chinoise qui interdit de tuer » !

Un roman captivant où l'on entrevoit au détour de chaque page le regard amusé de l'auteur qui confessait avoir aimé, parfois jusqu'à l'excès, le paradoxe.

Jean-Pierre Tusseau

Chrystine Brouillet
SOUS SURVEILLANCE
La courte échelle, Montréal, 2010, 335 p. ; 29,95 $

L'enjeu n'est pas ici d'établir qu'Alexandre Mercier est capable de tuer, car les premières pages le montrent en pleine action. Le doute porte plutôt sur l'aptitude du personnage à contrôler ses frustrations. S'il perd les pédales à la moindre contradiction, Amélie Richmond sera bientôt rejointe par d'autres victimes. À l'astucieuse Maud Graham de localiser Mercier et de prévoir ses débordements.

Chrystine Brouillet a vite fait d'interdire à son lecteur les prévisions simplistes. Oui, Mercier a tué Amélie dès l'instant où elle a refusé de l'épouser. Non, il n'a pas assassiné Heather lorsqu'elle s'est payé sa tête. Ce qui semblerait une incohérence dans le profil de Mercier sera plutôt, l'auteure connaissant les trucs du métier, une façon de semer le doute. S'il n'y a pas d'automatisme chez Mercier, la gamme des possibles s'élargit. Tant mieux pour le lecteur !

Maud Graham est ici à la fois la policière des premiers romans et une autre. Sa vie s'est stabilisée, l'amour et l'amitié lui valent des sentiments plus prévisibles, la bonne cuisine lui coûte plus cher pour de plus vives délectations. Surtout, la policière exprime plus vertement ses opinions personnelles sur les défis du travail policier et sur la société. En ferait-on le reproche à Maud Graham que sa créatrice aurait beau jeu de rappeler qu'un roman n'est pas un décalque du code d'éthique des forces de l'ordre. D'emblée, le cours *Fiction 101* lui donnerait raison : son statut de personnage de fiction autorise Maud Graham à bannir l'autocensure. Elle n'a pas « envie de faire l'effort de rester objective, d'avoir à dissimuler son mépris pour

les conjoints violents ». Elle « regrettait parfois l'époque où les interrogatoires étaient plus musclés ». Maud Graham exprime même ses vues devant des témoins imprévisibles. Ainsi, elle met Anaïs en garde : « Nicole s'ennuie. Elle finira par vous dénoncer aussi à l'impôt. Ne la sous-estimez pas ». Personnage de fiction, Maud Graham se moque des plaintes que ses attitudes susciteraient assurément dans le quotidien policier. Peut-être l'auteure a-t-elle estimé qu'un personnage plus proche des convictions populaires semblerait plus vrai.

Laurent Laplante

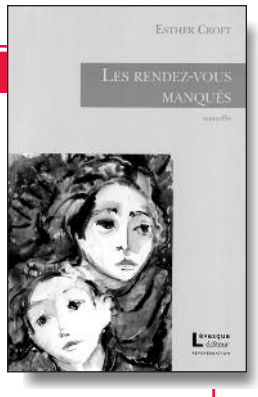
Jean-Claude Lord
PARFAITEMENT IMPARFAIT
Libre Expression, Montréal, 2010,
248 p. ; 24,95 $

Pour son premier roman, ***Parfaitement imparfait***, Jean-Claude Lord porte un regard sensible et sans détour sur la vie sentimentale et la recherche de l'autre. Deux personnages, le Montréalais Michel et la jolie Naïma – d'origine marocaine – se recherchaient depuis longtemps avant de se rencontrer. Or, Michel frôle la soixantaine tandis que Naïma en a presque la moitié. L'union de ces amants échaudés par de multiples expériences douloureuses qui ont mal tourné nécessitera plusieurs ajustements, des compromis, voire une énième variante du ménage à trois. Car en dépit de son attachement pour son nouveau conjoint, Naïma veut encore profiter d'une liberté sentimentale qu'elle n'a jamais connue, au grand dam de Michel qui se sent devenir jaloux malgré ses beaux grands principes… Ce thème de l'infidélité admise était d'ailleurs présent dans certains films du cinéaste, comme *Bingo* (1974) et *Parlez-nous d'amour* (1977).

Auteur capable d'alterner plusieurs récits et prouvant sa sensibilité aux thématiques interculturelles en vogue au Québec, Jean-Claude Lord donne ici un roman sentimental au ton souvent juste, aux touches mélodramatiques, plus proche du téléroman que de la littérature. Le style se veut direct. Parfois, certains dialogues sont plus crus, par exemple lorsque Naïma reproche à sa mère de la considérer comme « la rebelle de la famille, la *flyée*, la *fuckée*, celle qui n'a aucun jugement ».

Le DVD accompagnant ce livre est un court métrage reprenant plusieurs passages du roman, où Jean-Claude Lord confirme son talent de réalisateur. La mise en scène est juste et créative, alternant la narration à la première personne (où les personnages regardent directement la caméra) et le rêve, le souvenir, l'introspection. Le film est plus nuancé que le livre. Je ne comprends pas pourquoi un récit aussi bien organisé n'ait pas pu trouver de financement auprès des habituels bailleurs de fonds. À mon avis, ***Parfaitement imparfait*** de Jean-Claude Lord constitue un exemple intéressant et assez rare d'un produit multimédia combinant l'œuvre écrite et son adaptation subséquente, un peu comme l'avaient fait les éditions Gallimard avec les romans ***Manuscrit trouvé à Saragosse*** de Jean Potocki et ***Effi Briest*** de Theodor

Rendez-vous à ne pas manquer



Il y a parfois de grands livres qui nous arrivent dans les mains. De grands livres parce qu'ils racontent des histoires qui nous remuent, mais plus, qui nous font réfléchir, mais plus, qui déplacent de l'air. Un de ces livres a été écrit par Esther Croft, publié récemment chez Lévesque éditeur, et dédié aux étudiants de ses ateliers d'écriture qui, comme le dit l'écrivaine, l'ont maintenue « en état de vigilance par leurs propres battements de mots ».

Les rendez-vous manqués regroupe dix nouvelles, des forces de la nature en ce sens qu'elles révèlent, toutes, des failles, des accents, des vérités, des troubles, des secrets de l'âme humaine. Esther Croft est une professeure rare. J'ai eu la chance d'être l'un de ses étudiants en création. Cela m'a profondément influencé. Cette femme est une puissante psychanalyste, mais c'est d'abord en écrivant qu'elle parvient à dénouer certains nœuds de la psyché qui, autrement, resteraient inextricables par les seules voies de la rationalité.

Son dernier recueil parle clair, de manière limpide, avec une maîtrise du verbe qui laisse pantois. À tout moment, en fin de texte, on se surprend à avaler de travers, à être profondément ému, comme si, grâce au texte, quelqu'un de remarquable nous révélait ce qui doit être révélé à propos de notre condition dans le monde. On ne peut qu'être bouleversé par le discours d'un alcoolique qui reconnaît que sa cure a retiré tout sens à sa vie. Bouleversé par les sentiments auxquels personne n'échappe : l'envie et la jalousie. Bouleversé par une histoire de vieille dame qui habite sur la rue Cartier, à Québec, et qui, le 23 juin, perd foi, en l'espace d'un simple accident, dans les forces essentielles de son peuple.

Oui, Esther Croft nous donne un rendez-vous avec une littérature d'extrême qualité qu'il ne faut certes pas manquer.

Jean Désy

Esther Croft
LES RENDEZ-VOUS MANQUÉS
Lévesque, Montréal, 2010, 101 p. ; 18 $

Fontane, tous deux augmentés d'un DVD dans la collection « L'Imaginaire ».

Yves Laberge

Mauricio Segura
EUCALYPTUS

Boréal, Montréal, 2010, 176 p. ; 21,95 $

Le livre impose et entretient un double doute. Du coup, il rend douloureusement nécessaire et prenante une double enquête. Le héros revient à son Chili natal pour y enterrer son père, mais il se heurte alors sans l'avoir pressenti au mystère qui entoure ce décès et à la méfiance que lui manifeste ce pays dont il est pourtant issu. Son père a-t-il tué un de ses employés ? Sadisme ou légitime défense ? Le pays a-t-il pris, en quelques années, un virage irréversible et déroutant ? Ce qui a fait fuir le héros règne-t-il sans conteste malgré le départ de Pinochet ? Le récit rapproche, distingue, entrelace les questionnements.

S'ajoute une autre dimension : à force de défier la nature, les investisseurs qui parcourent la planète pour la mieux vampiriser n'ont-ils pas, en apprentis sorciers, provoqué la colère des forces telluriques ? En misant sur l'implantation massive d'un arbre exotique, le Chili a-t-il été présomptueux ? L'eucalyptus croît, il est vrai, à la folle cadence qui décuple les dividendes, mais peut-être cet arbre en demande-t-il trop à sa terre d'adoption. L'adaptation de l'homme et celle de l'arbre sont-elles également aléatoires ?

Minutieusement construit, écrit dans une langue évocatrice et efficace, ***Eucalyptus*** fait lever ainsi par nuages les incertitudes qui fondent la dignité humaine. Oui, la famille a dû fuir les risques de pogroms, mais était-ce pour subir, sitôt tenté l'enracinement au Chili, une nouvelle intolérance ? La famille en est-elle arrivée, d'après ce que le fils entend au sujet de son père, à pratiquer à son tour un racisme gluant ? Est-il vrai qu'un fils, même transplanté, même inséré dans un autre temps et une autre culture, demeure en partie comptable des attitudes paternelles ? Peut-on, parce qu'on accorde spontanément à ses proches les fumeuses « circonstances atténuantes », accepter et même aggraver les distorsions d'un appareil judiciaire aléatoire et corruptible ? S'en tenir scrupuleusement à la neutralité, sous prétexte que la justice doit suivre sa logique, est-ce démission ou saine humilité civique ? Il n'est pas dit, selon l'habitude qu'ont les lecteurs de repérer dans un livre autre chose que ce qu'y a versé l'auteur, que Mauricio Segura a ouvert pour nous une telle auberge espagnole. Qu'il sache que son ***Eucalyptus*** a étendu son ombre immense sur bien des horizons.

Laurent Laplante

Jon Fasman
LA VILLE INSOUMISE

Trad. de l'américain par Madeleine Nasalik

Seuil, Paris, 2010, 381 p. ; 34,95 $

On a évoqué tantôt Umberto Eco, tantôt Dan Brown pour parler de ce nouveau venu dans le monde du « polar érudit ». Jeune journaliste américain, Jon Fasman publiait en 2005 ***La bibliothèque du géographe***, dont l'intrigue principale, bien contemporaine, prenait source à Palerme en 1154. Fasman y menait fort habilement deux intrigues de front. Toujours contemporaine, l'histoire de ***La ville insoumise*** se déroule à Moscou où débarque un jeune Américain d'ascendance russe, Jim Vilatzer, endetté et paumé. Par l'entremise de Vivek, son ami avocat qui fait jouer son réseau, Jim décroche un boulot à la Fondation de la mémoire où sa tâche consiste à interviewer d'anciens prisonniers politiques. Voilà un travail qui devrait lui permettre de rembourser ses dettes de jeu, pense Jim, de rehausser son estime de soi qui en a grandement besoin et, enfin, de se refaire une vie à Chicago, hors du *delicatessen* de papa et maman dont il ne s'est pas encore affranchi.

Mais voilà, Jim doit faire face à des enjeux dont la portée réelle lui échappe, et il se retrouve, bien malgré lui, mêlé à une histoire scabreuse qui ne plaît ni au gouvernement russe ni à la CIA. Il n'aura d'autre choix, après bien des péripéties, de fuir la Russie où, il ne cessera de le constater, rien n'est simple et où la liberté demeure un concept abstrait pour ceux qui détiennent des atouts convoités. « Si on m'avait dit plus tôt que c'était aussi simple de rembourser ma dette. Moi qui comptais obtenir un boulot et faire ça honnêtement, j'apprends qu'il suffisait d'aller en Russie, de démanteler un réseau criminel et de me faire flinguer par la CIA. »

Ambitieux, certes, mais moins érudit qu'Eco. Voué à des succès de librairie ? Sans doute, car à l'instar de l'auteur du ***Da Vinci Code***, Fasman semble avoir découvert une recette gagnante. Ajoutons à cela un sens aigu de l'intrigue, un style emporté et de l'imagination à revendre et parions que cet auteur qui a déjà séduit séduira !

Sylvie Trottier

Michael Connelly
L'ÉPOUVANTAIL
Trad. de l'américain par Robert Pépin
Seuil, Paris, 2010, 491 p. ; 34,95 $

Jack McEvoy, 44 ans, le brillant journaliste qui s'était fait détective lors du suicide présumé de son frère policier dans ***Le poète*** – l'un des meilleurs romans de Michael Connelly –, reprend du service. En fait, le récit s'ouvre sur le congédiement de McEvoy, le ***Times*** se trouvant, comme la plupart des journaux, en période de rationalisation des choix budgétaires devant la dure réalité d'une presse papier qui s'efface au profit du journalisme en ligne. En outre, pour tourner le fer dans la plaie, on le charge de former sa remplaçante, une débutante. Dépité, certes, mais pas totalement anéanti, il décide d'écrire l'article de sa vie, celui qui fera regretter au ***Times*** de l'avoir si cavalièrement remercié.

Il dispose d'un délai de quinze jours pour trouver un sujet et en faire un article à faire pâlir la concurrence. Ce sujet se présente bien fortuitement : la mère d'un jeune Noir l'appelle pour lui reprocher d'avoir accusé son fils d'un meurtre qu'il n'a pas commis. McEvoy, qui n'avait fait que rapporter les propos de la police dans un entrefilet, n'y voit d'abord qu'une mère éplorée cherchant à sauver un fils que tout accuse.

Avec le talent qu'on lui connaît, Michael Connelly ne tarde pas à corser l'histoire. Avec doigté, il nous concocte un thriller palpitant qui fait vite oublier l'issue trop prévisible d'une histoire d'amour avec Rachel Walling, brillante profileuse du FBI, amorcée dans ***Le poète***. Même si, dès le début, on connaît le coupable, l'intérêt du roman n'en souffre aucunement, bien au contraire. McEvoy s'attelle à une enquête bouclée un peu trop vite et ne tarde pas à découvrir un assassin expert

Redécouverte de la dignité

En peu de pages et dans une langue chaleureuse, Jean Perron raconte le raffermissement d'une famille que tout semblait vouer à l'inconfort de la désunion et de l'humiliation. Pas de théorèmes ni d'intrusion dans les profondeurs inconscientes, pas d'intervention artificielle et spectaculaire d'opportuns protecteurs, mais la renaissance de la confiance grâce aux ressources du clan, ressources ignorées jusqu'aux dernières pages. Comme pour mieux souligner la discrétion et la silencieuse efficacité de ces richesses latentes, la typographie se fait de plus en plus aérée à mesure que les membres de la famille retissent les liens essentiels. Du beau travail.

Sauf peut-être la fille qui poursuit en Californie sa lucrative pratique de la chirurgie, chacun des membres de cette famille endeuillée nous réserve des surprises. Le suicide d'un fils, David, a regroupé auprès des parents aussi bien les descendants demeurés à proximité que le fils errant. Dès le cimetière, des silhouettes se dessinent que le lecteur se gardera de considérer comme burinées à jamais. Gaspard, qui n'a cure des bonnes manières, n'est ni un paresseux ni un irresponsable. Louisianne, qui vit sans tension son métier de bergère, n'a pas de leçon de lucidité à recevoir de qui que ce soit. Réginald, malgré sa moto et son constant vagabondage, sait raconter ***Tintin*** aux enfants de Gaspard. Quant aux parents, Simone et Maurice, ils taisent ce qu'ils estiment ne pouvoir partager, mais ils n'attendent qu'un signe de leurs enfants pour résister aux menaces dont les abreuvent les planteurs de marijuana.

Sobrement rédigé, bellement mis en forme, ce petit livre évoque l'émouvante transition entre une existence résignée et frileuse et le retour en force d'une dignité familiale. Simone et Maurice avaient perdu tout espoir : ou la belle Louisianne subissait les foudres des truands ou la famille se résignait à ne pas voir quel trafic prospérait à l'ombre de leur exploitation agricole. Quand Réginald, dont on perçoit peu à peu le réel attachement aux siens, est témoin de ce chantage, tout bascule. On s'interroge sur les pressions qui ont conduit David au suicide. On ne sait plus si les parents ont tenté de résister aux exactions des motards. Quant à l'avenir, on ne sait même pas si Réginald demeurera aux côtés de Simone et de Maurice pour les mieux protéger. Mais ce qu'on sait, c'est que Simone et Maurice revivent. Et Maurice peut dire, même s'il ignore tout de l'avenir : « [...] je suis bien content de voir mes enfants unis, prêts à se défendre et à défendre la terre. Il est trop tôt pour parler d'espoir, mais... c'est un beau feu qu'ils ont allumé cette nuit ». ***Le convoi des nuages***, sobre redécouverte de la dignité.

Laurent Laplante

Jean Perron
LE CONVOI DES NUAGES
L'Interligne, Ottawa, 2010, 157 p. ; 18,95 $

en technologie, fétichiste et pervers, qui nous offre, entre autres, un cours accéléré sur la capture des IP et le vol d'identité : « Pour eux, on pouvait se mettre à nu sur le Net, y afficher des photos et des renseignements à volonté et ne s'attendre à aucune conséquence particulière ». De quoi donner des frissons aux adeptes des médias sociaux ! Bien que ***L'épouvantail*** fasse un peu « recette », il n'en demeure pas moins que le résultat est succulent.

Sylvie Trottier

Patrice Desbiens
POÈMES ANGLAIS
LE PAYS DE PERSONNE
LA FISSURE DE LA FICTION

Prise de parole, Sudbury, 2010, 223 p. ; 14,95 $

Patrice Desbiens parle encore et depuis longtemps, par l'acte poétique, d'une profonde aliénation située au cœur du quotidien. L'art sera ainsi le révélateur d'un vide qui nous limite, sinon nous brise. Et cette esthétique n'est en aucun cas rédemptrice : elle EST, surgissant des petites failles anodines d'une pesante quotidienneté qui fait, par un curieux retour des choses, parvenir le poète à des considérations plus globales, disons « sociocritiques », sur l'inhumain mais toujours par l'art. Chez Desbiens, étonnamment, la vie quotidienne, malgré ou à cause de ses aléas, se fait œuvre d'art.

Ce livre est une réédition en un volume de trois œuvres de Desbiens, actuellement considéré comme un écrivain important de la francophonie dans son acception nord-américaine. ***Poèmes anglais*** (Prise de parole, 1988) marque la rupture avec Sudbury, sa ville natale. La solitude du poète – exécré par une société capitaliste marchande – se révèle inévitable, très difficile. Il vit dans un univers qui ne le comprend point, le rejette : c'est l'écriture d'un échec mais permettant à l'acte poétique de s'affirmer dans une langue crue.

Le pays de personne (Prise de parole, 1995), écrit à Québec, montre que l'intériorité rejoint les enjeux dits « collectifs » : deux malaises – celui de l'être et du social – pourront se rencontrer, et cela, toujours par la magie de l'écriture. Le poète exprime une absence à soi-même référée à une société et à une culture dans lesquelles le *sens* semble évacué. L'identitaire sera ainsi amalgamé au social plus vaste dans toutes ses dimensions, mais le poète apparaît constamment « aspiré » par le vide de l'aliénation... Il n'existe pas... sauf par l'écriture et toujours en errance.

Avec ***La fissure de la fiction*** (Prise de parole, 1997), Desbiens, ce « sans-abri de la poésie », adopte une voix plus narrative pour, encore une fois, évoquer une aliénation globale, familière où le quotidien prend carrément la forme d'un cauchemar. La poésie aimerait se faire roman mais elle l'emporte et condamne notre narrateur-poète à la solitude, à la misère sans la présence de solides ancrages : l'amour, la langue, une culture à visage humain, une terre d'accueil. N'y a-t-il ainsi, pour *l'homme invisible,* que la seule et unique perspective d'errer, de créer en l'absence figée de soi et de l'autre ?

Gilles Côté

Günter Grass
L'AGFA BOX
HISTOIRES DE CHAMBRE NOIRE

Trad. de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre

Seuil, Paris, 2010, 233 p. ; 29,95 $

Une main fantôme, celle du père, place un micro devant ses enfants réunis : « [...] ainsi le veut la mise en scène paternelle ». Le P'tit Père démiurge, comme ils l'appellent, jamais à court d'histoires, enregistre ici leurs récits et confessions : « C'est lui tout simplement qui nous imagine ! » précise une des filles. C'est du moins ainsi que Günter Grass nous invite à concevoir et à lire cette manière d'autobiographie de l'auteur du ***Tambour*** et du ***Turbot***. Et ça marche. C'est tour à tour et tout à la fois l'histoire d'une famille, celle d'un romancier, celle de l'Allemagne d'une certaine époque, dont on sent que le romancier la regrette. L'Agfa Box du titre, quant à lui, c'est l'appareil photo de la vieille Mariette ou Marie, la nounou, un appareil magique comme la littérature, dont elle ne se sépare presque jamais et qui retient dans son œil à la fois ce qui a été et ce qui aurait pu être, les fantasmes et les peurs, les bons comme les mauvais coups. Ces photos surprenantes, chacun se les rappelle ou croit se les rappeler. Métaphore, bien sûr, de la mémoire et de l'oubli, dans un récit très « parlé », fait d'échanges interrompus autour d'un repas.

Cela dit, l'intérêt tombe par moments, les aléas de la petite vie de tout un chacun ne nous rejoignent pas constamment, en dépit de l'habileté et du métier indéniables de l'auteur – 60 ans de pratique

soutenue, quand même, ce n'est pas rien. Dans cette connaissance résident pourtant la force singulière de ce récit et son art : tresser tout ensemble des anecdotes, des réflexions et des dialogues qui soient *à la fois* examen de la situation de l'Allemagne passée et contemporaine, réflexion sur les rapports doublement imaginaires entre le créateur et ses personnages et exploration de la paternité.

Patrick Guay

Jean Anglade
DES CHIENS VIVANTS

Presses de la Cité, Paris, 2010, 447 p. ; 34,95 $

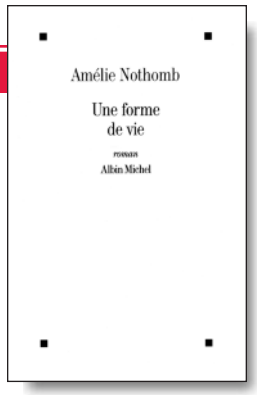
Sept chiffres, quatre lettres, aucun nom propre. L'intention du récit semble pourtant transparente : des hommes, identifiés par un chiffre, expient leurs crimes dans une étrange prison et révèlent leurs pensées et leurs différents recours contre l'ennui. Les quatre lettres réfèrent, de leur côté, aux directeurs qui se remplacent périodiquement. Ces surveillants exercent des pouvoirs invariables, mais une hiérarchie, héritée du passé des détenus, subsiste dans les maigres relations qui leur sont permises et dans celles, plus réduites encore, auxquelles ils consentent. Pour mieux humilier celui qui dominait le passé, c'est lui que l'on coiffe du chiffre 7, tandis que le plus modeste complice arbore le 1. Tel détenu s'apaise dans les travaux maraîchers ou horticoles, tel autre s'évade dans les mots croisés, un troisième s'étiole en redoutant l'infidélité de son épouse... Vies distinctes imprégnées de la même étrangeté.

Quand se produit le déclic et que le lecteur prend conscience de ce que dissimulent ces codes et ces références, le mystère trouve ses marques. De toute évidence, nous sommes à Spandau, prison berlinoise dont les innombrables gardiens n'ont à surveiller qu'une poignée de nazis condamnés à Nuremberg. L'histoire, que le récit côtoie sans l'interroger, rappellerait que c'est à Spandau que Rudolf Hess fut détenu interminablement, qu'il finit par être le seul occupant d'un coûteux pénitencier dont les quatre puissances victorieuses en 1945 assumaient tour à tour la direction. Les codétenus de Hess mourront ou seront libérés, mais jamais l'URSS ne consentira à ce que l'énigmatique Hess soit remis en liberté même après son 80e anniversaire. Si on la consultait, l'histoire s'avouerait encore et toujours mystifiée par le voyage effectué en avion par Hess en 1941. L'homme, qui avait servi de secrétaire à Hitler quand celui-ci fulminait son *Mein Kampf* en détention, avait-il reçu mandat de négocier une alliance avec Londres ? Trahissait-il en fuyant ? La tenace rancune de Moscou démontre-t-elle que Staline soupçonnait Hess d'avoir cherché à isoler l'URSS ? Questions pendantes.

Des chiens vivants parut pour la première fois en 1967. À cette époque, un public européen n'avait guère besoin de détails sur Hess ou sur la sélectivité des verdicts de Nuremberg. Il en va autrement aujourd'hui. En ce sens, les Presses de la Cité ont raté l'occasion d'en exhumer la fascinante genèse. Le récit se défend, mais il a perdu ses échos.

Laurent Laplante

Amélie Nothomb



Un auteur de fiction possède-t-il tous les pouvoirs, y compris celui de réinventer la vie de son lecteur au gré des fantasmes de ce dernier ? Voilà la terrible magie que semble prêter un homme à Amélie Nothomb, héroïne et narratrice de sa dernière œuvre comme elle l'était de ***Stupeur et tremblements***.

Melvin Mapple, soldat américain oublié dans l'enfer du combat en Irak, lance un appel à l'aide désespéré à son écrivaine favorite par le truchement d'une missive. S'ensuit alors un échange de courrier donnant corps à ce roman épistolaire au thème étonnant : comment un esprit traumatisé en arrive, pour s'opposer à l'hérésie de son gouvernement belligérant, à détruire l'une des forces vives de l'armée, soit son propre corps. C'est ni plus ni moins à une guerre contre la guerre que se livrent Melvin et quelques comparses en faisant une « grève de la satiété » qui leur permet d'atteindre un état d'obésité morbide invalidant et paradoxalement d'exercer ainsi leur libre arbitre devant les exigences aberrantes des autorités.

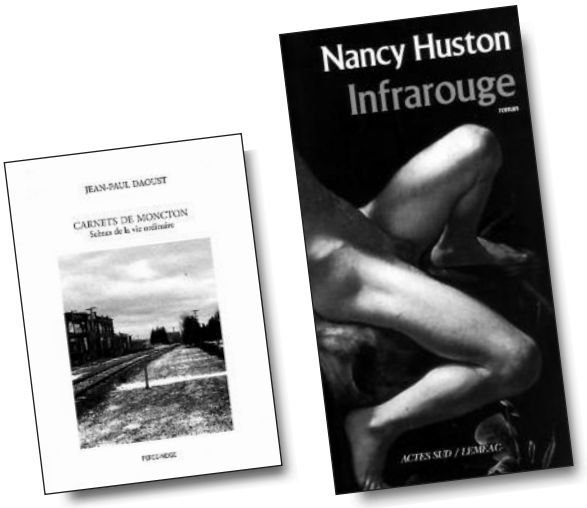
Que l'auteure de ***Biographie de la faim*** et ***Métaphysique des tubes*** explore les méandres de la « non-faim » ne surprendra pas ses fidèles lecteurs qui attendent chaque parution automnale comme une communion. Précisons tout de même, sans dévoiler le dénouement, que la réelle réflexion constituant le creuset de cette dernière œuvre nothombienne concerne plutôt le poids que l'écrivain exerce sur l'imaginaire du lecteur, le plus créatif des deux n'étant pas nécessairement celui qui est lu…

Inégal et laissant une sensation d'incomplétude, ***Une forme de vie*** tire pourtant sa force de ces caractéristiques puisque pour qui a faim, de pages ou de contacts humains, le banquet ne se termine jamais.

Suzanne Desjardins

Amélie Nothomb
UNE FORME DE VIE

Albin Michel, Paris, 2010, 168 p. ; 24,95 $



Jean-Paul Daoust
CARNETS DE MONCTON
SCÈNES DE LA VIE ORDINAIRE
Perce-Neige, Moncton, 2010, 59 p. ; 14,95 $

Écrit de janvier à mars 2009 à Moncton, cette ville grise qui « crache ses poèmes », en mémoire au poète disparu Gérald Leblanc, ce recueil en forme de carnets présente des scènes très esthétisées de nos vies effectivement trop ordinaires. Le poète se raconte, nous raconte, au fil du quotidien, un séjour à Moncton, une ville triste, éteinte l'hiver mais, somme toute, aimée et curieusement « magique ». Jean-Paul Daoust s'adresse ainsi à nous comme prolifique écrivain et en poète qui aurait, ultimement, « toujours raison » !

Que reste-il de toute cette quête de sens issue d'une vie remplie d'art, de poésie, de multiples rencontres amoureuses ? Daoust s'interroge en effet – toujours en dialogue avec Leblanc et Moncton – sur son parcours approchant selon lui de la finitude : les Parques ont fait, semble-t-il, leur travail… Et en l'absence du bonheur, le poète va se rabattre soit sur le quotidien, l'alcool, le sexe ou la culture. « La vie est stupéfiante / On ne sait pas quoi faire d'elle / Sinon la vivre. » Mais l'esthétique, comme acte poétique, va l'emporter sur une vie qui, trop souvent, ne remplit point ses promesses, se retient. « Je reviens au poème / On revient toujours au poème / Quelques mots / Le reste s'abandonne. » L'auteur poursuit : « S'il reste de moi un seul poème / Je n'aurai pas tout à fait manqué ma vie ».

Parole d'artiste.

Gilles Côté

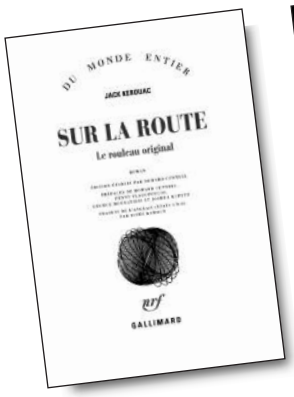
Nancy Huston
INFRAROUGE
Actes Sud, Arles/Leméac, Montréal, 2010, 309 p. ; 32,95 $

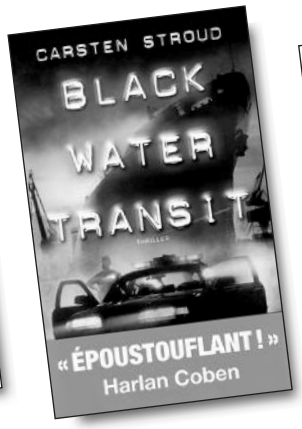
Très attendue, chaque nouvelle publication de Nancy Huston est aussitôt disséquée par les médias français et québécois tandis que l'écrivaine d'origine canadienne multiplie les entrevues. Son dernier titre, ***Infrarouge***, ne fait pas exception à la règle. Il faut dire que certaines dimensions de ce roman attirent les commentaires… Celle qui, dans ***Dolce agonia***, osait donner la parole à Dieu, s'intéresse ici sans équivoque au désir des femmes, au regard qu'elles portent sur le corps masculin, à l'érotisme et à ses dérives. La page couverture du livre, un détail d'une toile du Caravaggio (Michelangelo Merisi dit Le Caravage), peintre italien de la fin du XVI[e] siècle – un homme nu, jambes écartées, à partir de la taille –, plonge d'ailleurs immédiatement le lecteur ou la lectrice dans l'univers particulier de son personnage principal.

Photographe professionnelle, Rena Greenblatt travaille pour un magazine d'actualités parisien. Afin de souligner les 70 ans de son père, un scientifique spécialisé en neurologie, elle l'invite à venir la rejoindre pour un séjour en Toscane avec sa seconde épouse. Mais ce qu'elle imaginait comme une semaine idyllique se transforme en un véritable pensum pour Rena qui constate l'absence d'intérêt d'Ingrid pour l'art italien, les sautes d'humeur de son père, leur lenteur et leurs petites manies. Exaspérée, elle se réfugie dans ses discussions avec Subra, son *alter ego* imaginaire dont le nom rend hommage à la célèbre photographe américaine Diane Arbus. Au fil des jours et des visites plus ou moins ratées, elle se remémore ainsi ses relations complexes et parfois tordues avec ses hommes : son père, son frère aîné, ses nombreux amants, ses maris et ses deux fils – et avec sa mère, une brillante avocate, décédée dans des circonstances tragiques. Tandis que son dernier amant en titre, Aziz, journaliste au magazine, la harcèle afin qu'elle rentre couvrir avec lui les fameuses émeutes qui ont fait flamber le ciel des banlieues de Paris à l'automne 2005, Rena replonge ainsi au cœur de sa tragédie familiale.

Libertine, Rena ? Assurément. Libre ? Rien n'est moins sûr. Cette sexualité débridée dont elle se plaît à raconter les détails est aussi un enfermement dans une spirale qu'on lui a imposée, très jeune, et que Nancy Huston révèle peu à peu tout au long des huit chapitres qui rendent compte des huit jours du voyage en Toscane. En fait, à l'instar de l'inversion d'Arbus Subra, l'envers des choses est toujours très près de la surface dans ***Infrarouge***. On ne se surprendra donc ni de la maladie qui frappe Simon Greenblatt ni des derniers mots d'Aziz au téléphone…

En plus d'un entourage très cosmopolite – un amant d'origine maghrébine, un autre japonais, des maris haïtien, cambodgien et sénégalais, une amie suédoise, une mère australienne et une belle-mère néerlandaise –, Huston a choisi de





doter Rena d'un père juif anglophone de Montréal. ***Infrarouge*** est donc truffé ici et là de passages qui se déroulent dans la métropole. On s'étonne cependant de quelques incongruités telles que la référence à l'aéroport Mirabel – alors que tous les vols internationaux ont été transférés à Pierre-Elliott-Trudeau en 2004 – ou l'amant qui hurle « te m'aimes-tu ? » – au lieu de « tu m'aimes-tu ? » – en faisant l'amour…

Linda Amyot

Jack Kérouac
SUR LA ROUTE
LE ROULEAU ORIGINAL
Trad. de l'américain par Josée Kamoun
Gallimard, Paris, 2010, 505 p. ; 39,95 $

Le voilà enfin, le rouleau original sur lequel est fondée la légende de ***Sur la route***, le roman-culte de Jack Kérouac. Qu'on se le dise d'emblée : ce précieux palimpseste, mis au jour grâce au travail minutieux de l'universitaire anglais Howard Cunnell, ne remplacera pas le classique de 1957, que le cinéaste Walter Salles s'apprête à porter au grand écran dans une production de Francis Ford Coppola. Tout de même, nous aurions tort de bouder notre plaisir. Le rouleau original de ***Sur la route*** entraîne le lecteur le long d'un seul paragraphe recouvrant quelques centaines de pages. La forme imite le fond : qu'est-ce que le chantre des « beatniks » aurait-il pu trouver de mieux pour capturer la mystique et l'ivresse de la grand-route, sinon un texte constituant à lui seul une « route de mots » ?

Le rouleau original de ***Sur la route*** restitue deux dimensions absentes de la première version publiée. D'une part, les noms originaux sont rétablis. Neal Cassady, Allen Ginsberg et William Burroughs remplacent ainsi les Dean Moriarty, Carlo Marx et Old Bull Lee. Avec eux réapparaissent des précisions qui avaient été écartées de peur de paraître, à l'époque, obscènes ou diffamatoires. C'est le cas, notamment, avec tout ce qui touche la bisexualité de Neal. D'autre part, le rouleau original réhabilite la fièvre scripturale qui entre pour beaucoup dans la légende de ***Sur la route***. Kérouac a en effet écrit son texte du 2 au 22 avril 1951, à raison de 6000 mots par jour (12 000 le premier jour, 15 000 le dernier).

Seul hic, et il est de taille : la traduction est empreinte d'argot parisien. On lira ainsi des expressions qui ont aussi peu à voir avec l'américanité de Kérouac que « traverser le highway à tous berzingues » ou « c'est le bazar intégral ». Il aurait été si simple de recourir à un traducteur nord-américain (Daniel Poliquin avait fait des merveilles en traduisant ***Pic*** pour Québec Amérique en 1987). Cette négligence frise la cocasserie en préface lorsqu'on y lit la mention d'un ouvrage de Victor-Lévy Beaulieu, ***Jack Kerouac, a Chicken-Essay***. VLB, auteur anglophone ? On aura tout vu !

L'encadrement du texte, en revanche, est irréprochable. ***Sur la route*** ne débute qu'à la page 121, précédé de non pas une, ni même deux ou trois, mais bien quatre préfaces ! Sans révolutionner les études kérouaciennes, chacune apporte néanmoins un éclairage de première qualité.

Patrick Bergeron

Carsten Stroud
BLACK WATER TRANSIT
Trad. de l'américain par Pierre Brévignon
L'Archipel, Paris, 2010, 389 p. ; 29,95 $

En suivant à la trace des humains opposés par leurs métiers et, croirait-on, par leurs principes, on se heurte à l'inattendu : tous, à quelque clan qu'ils appartiennent, cèdent aux mêmes tentations et baignent dans les mêmes compromissions. Le héros d'une guerre maquillée en héroïque croisade par les mensonges officiels ne revient pas sans séquelles à la vie civile. Vie et mort pèsent à ses yeux aussi peu l'une que l'autre et les armes ne sont que de prévisibles prolongements des astuces légales. Gare à cet imprévisible démobilisé. Pour le contenir dans des limites acceptables, l'État multiplie les enquêtes, les procès, les sanctions. Heureusement pour les deux et pour le plus grand malheur de la civilisation, la théorie des dommages collatéraux se tient prête à lénifier les bavures et les sadismes. Cela, au moins, est à portée de main pour quiconque s'informe un tantinet. Mais la carrière à l'intérieur du cadre public obéit parfois, sans qu'on en prenne conscience, aux mêmes propensions que si elle mettait en scène elle aussi d'authentiques truands. Défendre les intérêts de la société devient soporifique si l'on ne peut pas, en manipulant l'opinion et en capitalisant sur toutes les roueries de la loi, accéder au prestige, aux promotions, au pouvoir. La carriériste, même adulée

par les carnets mondains, est aussi dangereuse que le porteur du lance-flammes et du napalm. Gare aussi, par conséquent, à la personne pour qui la lutte contre le crime doit satisfaire aux appétits personnels autant qu'au besoin de sécurité des individus et de la société.

Black Water Transit, c'est le nom d'une société à laquelle s'intéressent les mondes parallèles et souvent analogues du crime et de la lutte contre le crime. C'est aussi le symbole d'une passerelle (*transit*) entre les deux. L'auteur insiste, de façon si plausible que la candeur perd pied, sur les ressemblances plus que sur les différences : le père d'une petite crapule oublie amitiés et loyautés, l'avocate porteuse du mandat public multiplie les promesses pour les trahir aussitôt proférées. On est loin de l'époque, peut-être pas plus morale mais plus hypocrite, où le polar opposait les méchants au flic vertueux. Carsten Stroud ne joue pas les sociologues, il se contente d'exceller dans l'observation d'une société où l'appartenance à tel ou tel groupe social ne garantit plus rien.

Laurent Laplante

Vladimir Sorokine
LA VOIE DE BRO
Trad. du russe par Bernard Kreise
L'Olivier, Paris, 2010, 298 p. ; 39,95 $

Faut-il être un inconditionnel de la science-fiction pour apprécier ***La voie de Bro*** ? Absolument. Une bonne dose de persévérance ne nuira pas non plus pour lire jusqu'au bout cette fable répétitive qui met en scène une poignée d'extraterrestres au pays des Soviets.

Nous sommes en Russie au début du XX^{e} siècle. Alexandre, le fils cadet d'un riche industriel, se trouve séparé de sa famille par la Première Guerre mondiale et la Révolution bolchevique. Errant d'asiles en foyers d'accueil dans une Russie bouleversée par la Révolution, il finit par se joindre à un groupe d'hommes partis à la recherche des restes du météorite géant qui a frappé la plaine de Tunguska, en Sibérie, le 30 juin 1908, le jour même de sa naissance.

Du groupe, il sera le seul à découvrir que ces restes sont en fait un immense bloc de glace immergé dans les eaux d'un marais sibérien. Cette glace tombée du ciel sera la voie d'une illumination qui lui fera découvrir ses véritables origines : il est fils de la Lumière. Dès lors il ne cessera de retrouver ses « frères et sœurs » exilés comme lui sur terre pour les libérer de leur condition humaine.

Suivent alors des pages et des pages où Alexandre, devenu Bro le grand maître de la Confrérie de la Lumière originelle, se promène dans la Russie soviétique et l'Allemagne nazie pour retrouver ses semblables. Sa mission : réveiller leur cœur endormi en leur brisant le sternum avec la glace du météorite providentiel. Le roman s'achève alors que Bro, à bout de force, s'éteint en passant le flambeau de sa quête à Hram, son successeur.

Le thème de l'extraterrestre en exil parmi les humains n'est pas nouveau ni dans la littérature ni au cinéma. Souvent point de départ d'une réflexion sur la condition humaine, d'une relecture de l'histoire ou d'une allégorie du paradis perdu, ici il n'est rien de tout cela. En lieu et place, Sorokine nous sert le récit linéaire d'une quête sans autres échos métapho-

À l'heure des choix

Dans ***M.***, Hans-Jürgen Greif nous présente une galerie de personnages dans la fleur de l'âge qui sont à l'heure des choix : choix d'un partenaire, d'un mode de vie, orientation de carrière… Parmi eux, un jeune homme se distingue. M. a une forte personnalité, pour ne pas dire une forte tête. On le craint et l'admire à la fois. Dans sa famille, il y a belle lurette qu'il a établi ses diktats, passant outre l'autorité parentale. Au collège, où son père l'a inscrit dans l'espoir de le mater, il impose aussi sa loi : les autres, tous sans exception, étudiants et professeurs, doivent se soumettre. Avide lecteur des grandes œuvres, il méprise ses professeurs qui rabâchent année après année les mêmes cours, traite des mêmes auteurs insipides, il dédaigne ses parents qui ne pensent qu'à l'argent, et il considère ses pairs immatures et insignifiants.

En fait, M. n'est pas très populaire parmi les étudiants, car en plus d'être pugnace et arrogant, il a de subits accès de colère et devient rapidement violent. Épris de justice, il défendra néanmoins l'un de ses camarades qu'un professeur, particulièrement vulgaire, a pris comme tête de Turc. Étant donné que pour M. la fin justifie les moyens, il commettra un délit qui le mènera dans un centre de rééducation. À sa sortie, comme on s'en doute, pas de demi-mesure pour assurer sa survie… et c'est malheureusement un pauvre *gus* dans la soixantaine, toujours amoureux de son prince de jadis, qui en fera les frais : « Manque de respect impardonnable. C'est pour ça qu'il devait payer, et pour autre chose encore qui m'a mis en colère. Merde, ce type m'a absolument manqué de respect ».

Avec ***M.***, Hans-Jürgen Greif n'a pas fait dans la dentelle. Ni policier ni thriller, ce roman n'en comporte pas moins une certaine tension qui ne tombe qu'à la toute fin. À lire.

Sylvie Trottier

Hans-Jürgen Greif
M.
L'instant même, Québec, 2010, 195 p. ; 25,95 $

riques. ***La voie de Bro*** étant le second volet d'une trilogie, sans doute aurait-il fallu lire les deux ouvrages qui l'encadrent pour l'apprécier davantage.

Yvon Poulin

Luis Sepúlveda
L'OMBRE DE CE QUE NOUS AVONS ÉTÉ
Trad. de l'espagnol par Bertille Hausberg
Métailié, Paris, 2010, 150 p. ; 26,95 $

Prolifique, le romancier chilien Luis Sepúlveda recycle les mêmes obsessions et thèmes, et une part du plaisir à le lire tient à ce confort distillé par un écrivain qui balise avec efficacité ses images et son ton. L'agacement tient aussi à ces raisons : facilités d'écriture, histoires simplifiées à l'extrême, récits courts qui ne creusent rien, catégorisations des personnages à partir d'un axe manichéen entre les vaincus et les vainqueurs où la moralité (fière et nostalgique, encore agissante) est toujours du côté des laissés-pour-compte d'une oppression qui fonctionne à l'oubli. Sepúlveda se donne comme mandat d'écrire l'histoire des résistants anonymes en les exhaussant au rang de modèles d'une culture populaire chilienne et latino-américaine encore vive et capable de garder ses distances avec la culture de masse consumériste. L'écrivain procède par la célébration d'un héritage de luttes, légué par la mémoire orale malgré les compromissions des nouvelles élites du pays.

C'est encore une fois le trauma du coup d'État de 1973 qui alimente le dernier roman traduit de cet écrivain, ***L'ombre de ce que nous avons été***. À la manière d'***Un nom de torero***, l'un de ses meilleurs coups, Sepúlveda procède à l'autopsie du phénomène de l'exil en suivant le parcours de quatre ex-militants détruits par le coup d'État, par l'exil, par les promesses non tenues du pays natal, par l'incapacité à retrouver ce qui magnifiait leur lieu d'origine si souvent fantasmé depuis la terre d'accueil. Le retour est un constat d'échec, éprouvé personnellement, puis partagé, à partir du moment où l'un d'eux décide de prendre part à une action militante et d'y adjoindre ses anciens camarades d'infortune. Le geste d'éclat, en partie entravé par le hasard, sert le récit de multiples manières : il rassemble des individus égarés autrement par l'histoire ; il rétablit un pont entre le passé et le présent, en fondant des promesses d'avenir pour des gens autrement confrontés à la survie, en aplanissant partiellement la rupture de 1973 ; il assure une narration plurielle des diverses formes de résistance au pouvoir en chantant les mérites du mouvement anarcho-syndicaliste chilien et surtout il présente un butin de guerre qui transformerait ces ex-militants en nouveaux Robin des Bois.

Ce roman noir, aux références multiples, traversé par une nostalgie, par des bilans amers, par la revendication d'une culture populaire qui est la part la plus réussie du récit, présente des personnages qui ne sont composés que par leur rapport aux forces politiques ayant déchiré le pays depuis cinquante ans. Il en résulte une œuvre assez linéaire malgré les diverses trames qui la parcourent, mais surtout un récit à sens unique, trop appuyé, en dépit du talent certain de Sepúlveda pour la composition d'ambiance, pour les solidarités franches et festives, pour les anecdotes prenantes. Au final, un Sepúlveda comme il en écrit depuis vingt ans, mais avec la sensation d'essoufflement que produit la répétition.

Michel Nareau

Per Odensten
UNE LAMPE À TÉNÈBRES
Trad. du suédois par Régis Boyer
Rivages, Paris, 2010, 552 p. ; 39,95 $

Voilà un livre dense, étrange et déroutant, à commencer par son titre. Ce récit ne se résume pas vraiment et il faut le lire d'une traite, sinon on risque fort d'en perdre le fil. Il faut aussi savoir que Per Odensten écrit sans trop se soucier des règles : chapeau, donc, à son traducteur !

D'entrée de jeu, l'introduction de Régis Boyer, le valeureux traducteur, laisse perplexe : « Il est bien évident qu'un pareil ouvrage ne saurait se passer d'*au moins une timide tentative* d'élucidation » (nous soulignons). Élucider un tel récit relèverait de l'exploit tant il foisonne en petits événements de rien du tout mais qui laissent toujours présager le pire, et chaque lecteur l'interprétera bien sûr à sa façon. Quant à moi, j'y ai vu surtout la mise en mots de cette part de solitude que chaque être humain porte en soi. « En outre ce silence dans les baraquements n'était pas l'absence de ce que l'on entend d'ordinaire en des lieux où vivent les gens. Il y avait des sons : des corps qui parlaient et remuaient… Mais ce qui s'entendait n'était pas en route *vers* quelqu'un, vers

quelqu'un qui écoutait et accueillait. C'était en route *à partir de* – loin. Comme si cela se précipitait dans sa propre dissolution à l'instant même où cela existait. Comme l'écho d'un mutisme… »

Dans ce camp où vivent des gens dont on ne sait rien, les chefs dont on n'en sait pas davantage ont érigé le travail en remède. Remède pour apaiser l'ignorance dans laquelle on les tient : quel est le but que poursuit l'Autorité ? Quelle est la Maladie qui se fraie lentement un chemin entre les vivants ? Qui tire les ficelles de cette vie qui n'en est pas une ? Chez le lecteur, c'est une tout autre question qui se pose : quel est ce malaise diffus que l'on ressent tout au long du récit, cette vague intuition qu'un désastre ou la plus insoutenable des cruautés se tapit dans les prochaines pages ?

Régis Boyer dit encore qu'***Une lampe à ténèbres*** lui rappelle Carlos Fuentes, García Márquez et Kafka. J'ajouterais que ce livre, sorte de fable morale, nous montre un monde déshumanisé façon Saramago. Mais qu'on se le dise, Per Odensten est unique et son roman, impressionnant !

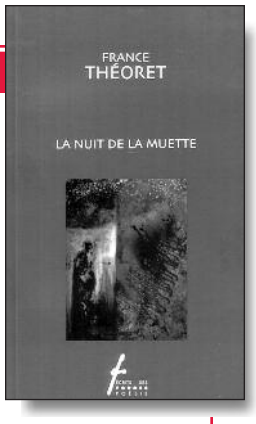
Sylvie Trottier

Michael Delisle
TIROIR Nº 24
Boréal, Montréal, 2010, 129 p. ; 17,95 $

Le phrasé de Michael Delisle est assez reconnaissable ; un rythme bref, un peu monocorde, avec des effets discrets, une économie de moyens, un réalisme cru, une capacité à brosser par petites touches les grands drames des faits divers en usant de la litote, de l'ellipse et du sous-entendu. Le lecteur est alors celui qui encaisse la représentation, le tragique, la décomposition maintes fois réitérés sans appuyer. De ***Fontainebleau*** au ***Sort de fille***, en passant par ***Dée***, la plume de Delisle a toujours conservé son pouvoir d'évocation, sa musique triste et ses lieux singuliers de l'horreur (maison, banlieue, territoires du regard dévastateur). Avec ***Tiroir nº 24***, il poursuit l'entreprise en misant sur ce ton sec, tout en modifiant quelques éléments ; transformations qui ont pour effets paradoxaux d'ouvrir le récit et de perdre sa centralité.

Être identifié à un tiroir, avoir l'identité d'un espace de rangement bureaucratiquement attribué, tel est le lot de Benoît Murray, le narrateur enfant de ***Tiroir nº 24***, qui cherche sa place dans un monde qui ne sait trop laquelle lui allouer. Il aboutit à l'orphelinat, éduqué et discipliné par les sœurs, avant de trouver sa voie de salut dans le chant. Il est adopté, parce que sa voix plaît, par la famille Cyr, qui possède une boulangerie. À partir de ce lieu aux odeurs récon-

Une œuvre exceptionnelle



L'an dernier, France Théoret faisait paraître ***Écrits au noir***, un recueil d'essais dans lesquels elle revenait sur ses années d'écriture et sur la pensée féministe qui l'y a accompagnée, dont elle constatait la défaite sous la montée de l'individualisme, en faveur du courant intimiste en littérature. La projection d'un espace commun du collectif et du privé continue malgré tout d'inspirer les poèmes de ***La nuit de la muette***, qui en défendent habilement la pertinence et la nécessité. Ils se saisissent notamment avec originalité de la figure du Montréal cosmopolite, pour faire apparaître la ville en tant que réalité objective et politique, porteuse d'enjeux qui transcendent une population hétéroclite, sans cesse renouvelée. L'idée de l'existence individuelle dans l'espace social se constitue en un motif sensible, dont l'élaboration, tout au long du recueil, prend appui sur les sites imaginaires du dedans et du dehors. Le seuil départageant ces sites revêt un caractère nettement concret dans la mise en scène d'un sujet qui lutte, au quotidien et dans l'écriture, pour maintenir un équilibre entre les extrêmes de l'isolement et du conformisme. La définition de cet équilibre, dans le cadre de l'œuvre, donne à concevoir une forme d'engagement qui n'efface pas la singularité des voix : le défi, pour l'individu, est d'acquérir un sentiment de participation et d'appartenance dans lequel il garde conscience de son autonomie. Une expérience qui parvient à s'articuler en une formulation paradoxale : « Je suis présente tout en étant ailleurs ».

De Montréal à Saint-Pétersbourg, on suit donc le cheminement d'un sujet attentif à croiser ses perceptions intimes avec une lecture distanciée des lieux traversés. L'exercice de ce décentrement apparaît finalement non complémentaire mais plutôt corrélatif d'une innervation de la subjectivité, comme s'il s'agissait de s'exposer à l'altérité du monde et d'en reconnaître le pouvoir et l'influence pour mieux ressentir ses propres limites. Il faut lire, surtout, la magnifique suite des « Poèmes écrits en Russie », qui juxtapose différents moments de cette confrontation où se traduit tout l'effort que doit fournir le sujet afin de rassembler une perspective. Une œuvre exceptionnelle, qui laisse entendre, dans l'exactitude de la langue, un singulier mélange de volonté et de détachement.

Ève Dubois-Bergeron

France Théoret
LA NUIT DE LA MUETTE
Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2010, 67 p. ; 12 $

fortantes, il explore les rapports humains, faits de routine, de découverte, de domination, de sexualité, tout en tentant de faire oublier à ses parents qu'il appartient à une « engeance » honteuse. Cette expérience de la ville, du périmètre du quartier protecteur, où les clients sont nommés, où la communauté semble possible à travers les fenêtres, le narrateur la vit à distance par les événements sociaux marquants (Expo 67, référendum, etc.).

Les épisodes s'enchaînent trop rapidement autour du double désir du narrateur d'acquérir de l'autonomie et d'être reconnu comme membre du clan. Ils n'ont pas au même degré que dans les récits précédents de Delisle la faculté de créer en quelques mots un univers autonome ni de dire tout le basculement du monde par des faits banals. La trajectoire de Benoît ploie sous trop de péripéties, avec des violences moins bien tramées que dans d'autres belles œuvres désespérantes du romancier. Au final, l'univers sombre et complexe de Delisle gagne certes un nouveau jalon avec ce roman qui en approfondit les thèmes (espace, habitation, identité, violence), mais la narration butine un peu trop sur les séquences sans les investir à fond, problème qui me semble lié au choix de la narration à la première personne, qui restreint l'effet de mise à distance qui faisait la qualité de l'écriture de ***Dée***.

Michel Nareau

Janis Locas
LA MAUDITE QUÉBÉCOISE
ROMAN NATIONALISTE
Triptyque, Montréal, 2010, 215 p. ; 22 $

Les Québécois n'ont pas (toujours) la meilleure des réputations dans les autres provinces canadiennes. Idée surfaite ? Cliché ou vérité ? Fraîchement diplômée en communication et sans espoir d'emploi, Geneviève Morin accepte faute de mieux de s'exiler dans la « région M. » comme journaliste pour l'hebdomadaire francophone régional *Le Franco*.

Elle ne sait rien de la région et n'est pas particulièrement intéressée à en connaître davantage. Une vraie « maudite Québécoise » qui débarque et qui n'a qu'une hâte : s'en retourner chez elle après une année d'expérience dans un médiocre média pour qui l'objectivité équivaut à vanter tout ce qui se passe chez les Francos-M.

Rapidement, elle s'acoquine avec d'autres Québécois qui se réunissent au Keg pour le cinq à sept du jeudi soir. Ils se sont donné le doux nom de « Backbiters » et s'amusent ferme à dévaloriser leur nouvelle patrie.

L'opposition entre les Francos-M. et les natifs du « royaume Q. » anime tout le roman et lui donne tout son sel. Geneviève chemine néanmoins dans son nouveau milieu, commettant quelques impairs, mais aussi s'éveillant à une autre façon d'être francophone. Si Vincent, son premier amant, est un Québécois, le second, Roger, qui porte le même nom de famille qu'elle, l'incite à regarder autrement ce qui l'entoure.

La plume de Janis Locas est vive, nourrie par un humour qui peut être grinçant quand il relate la façon dont les Québécois perçoivent les gens de la localité. Leurs préjugés sont nombreux et touchent les différentes facettes de la vie. Tout y passe : la langue, l'absence de critique, la dépendance aux subventions, la petitesse de la population, l'importance des Québécois dans les milieux culturel et médiatique, l'assimilation, la crainte de la séparation du Québec (Geneviève est indépendantiste)…

Le roman est divisé en deux parties qui se complètent. La première est axée sur le sentiment d'étrangeté de Geneviève, tandis que la seconde nous montre son adaptation à ce milieu d'une façon fort amusante. Un peu comme les deux faces d'une pièce.

Cette « maudite Québécoise » ne l'est finalement pas tant que ça. Et là est la finesse du roman, dans la façon dont la perception de Geneviève change. Il est vrai qu'elle est vraiment amoureuse de Roger et qu'on lui a offert *une belle job* à la télévision. Il y aura d'autres années.

David Lonergan

Alain Lafrance
ABSOLUTION
Marcel Broquet, Saint-Sauveur, 2010, 273 p. ; 24,95 $

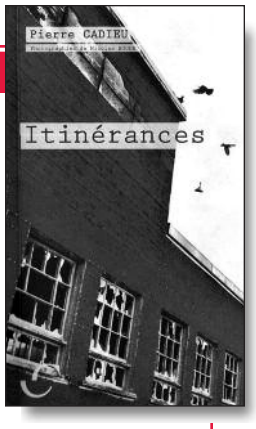
Signe des temps, le Québec se permet de contester le Vatican. Certains analystes foncent à visière levée en dénonçant le fossé qui s'élargit entre la société moderne et un cléricalisme demeuré péremptoire. D'autres, comme Alain Lafrance, enfourchent plutôt la trajectoire romanesque. Il imagine ce que serait la réaction de l'aréopage romain si surgissait à la face du monde une inexplicable force miraculeuse. La question n'est pas, et Lafrance ne perd pas son temps à tenter la chose, d'expliquer le

pourquoi et le comment de ce pouvoir. L'auteur tient pour acquis, ce qui est le droit le plus strict du romancier, qu'une femme existe qui trace un sillage d'indiscutables miracles en promenant partout et généreusement son aura lumineuse. Une thaumaturge est là qui guérit, apaise, console, et qui, forcément, mystifie. Une Église qui aime s'approprier les miracles et en réserver la paternité à son Dieu se contentera-t-elle d'observer le phénomène ? Poser la question, c'est déjà y répondre : Rome ne laissera pas le miracle à l'écart de la paternité divine. Lafrance, pourtant, fait mieux. Pour préciser et circonscrire l'enjeu, il imagine qu'une autre source de miracles a surgi à l'autre bout du monde, en terre islamique et sous la forme assurément symbolique d'un agneau. S'ouvre ainsi la voie à une délicate comparaison entre la réaction du Vatican et celle de l'Islam. Laquelle des deux orthodoxies saura se taire élégamment devant l'inexplicable ? Laquelle s'inclinera avec la plus louable humilité devant le pouvoir miraculeux qui lui échappe ?

Lafrance aura beau spécifier, comme il se doit, que « toute ressemblance avec des faits ou des personnages existants ne serait que pure coïncidence », son assaut porte avec efficacité sur des institutions clairement et socialement identifiables. La critique, qui s'avance (mal) masquée, n'en est que plus meurtrière. Le filon, nouveau sous nos latitudes, est si prometteur que déjà Lafrance promet une suite...

Laurent Laplante

Recueil de haïkus



Itinérances est un magnifique petit recueil de haïkus, parsemé çà et là de photos de Nicolas Houde. L'auteur Pierre Cadieu a publié huit écrits poétiques depuis 1969, a participé à la fameuse *Nuit de la poésie* de 1970 aux côtés de grands poètes québécois, et a aussi publié maints ouvrages didactiques. Tour à tour formateur et auteur, il a fondé SlamOutaouais qui en est à sa troisième saison au sein de la Ligue québécoise de slam. Il est engagé activement dans le rayonnement de la poésie et dans l'accompagnement de la relève artistique littéraire de sa région.

En un peu moins de 30 minutes, je terminais la première lecture d'***Itinérances*** et je cumulais les coups de cœur. Bien que quelques textes me laissent tiède, ces derniers se font vite oublier grâce à de petits bijoux taillés finement. Les couleurs, les atmosphères, les images, les actions de la nature y sont peintes en poésie, un vrai bonheur.

L'écriture de Pierre Cadieu joue de contrastes et vibre de vérité : « Aller en dehors / Pour changer par en dedans // Ailleurs, loin d'ici ». Parfois l'écriture se fait fluide, parfois rigide, tout en étant... vaporeuse. On rencontre des jeux de mots riches, des messages engagés, sans artifice, comme le veut la tradition du haïku. L'humour est aussi présent dans ce recueil ; portrait du quotidien avec un clin d'œil où en quelques mots sont véhiculées tellement de sensations : « Nuit de canicule / Seul le son d'un maringouin / Comme moi sans sommeil ». Que l'on ose écrire sur l'insomnie d'un maringouin me réjouit.

Ailleurs, on visite le désespoir, et encore bien d'autres thèmes démontrant la lucidité de l'auteur. D'une construction rigoureuse, l'écriture poétique de Pierre Cadieu fait preuve d'un fort sens critique, tombe parfois dans le pur plaisir, dans l'absurdité d'une idée d'enfant, puis voyage dans les mouvements urbains du quotidien.

Bref, cette lecture m'a permis de découvrir une écriture habile, qui sait rendre les sensations, les réflexions humaines, en peu de mots. Pierre Cadieu possède une plume expérimentée et le haïku le sert bien, ou il sert bien le haïku, me semble-t-il.

Mélanie Rivet

Pierre Cadieu
ITINÉRANCES
Cornac, Québec, 2009, 37 p. ; 14,95 $

Shawn Cotton
JONQUIÈRE LSD
suivi de POÈMES À JOSHA
L'Écrou, Montréal, 2010, 81 p. ; 10 $

L'auteur, comme Rimbaud et Cendrars, est un aventurier en même temps qu'un poète, a « bourlingué » autour du monde pour se consacrer, par la suite, à l'écriture. Études primaires et secondaires jusqu'à l'âge de dix-sept ans à Montréal, laveur de vaisselle, éclairagiste à Singapour, séjour à Bangkok et New-York, traducteur de poésie américaine et j'en passe...

Jonquière LSD est une première œuvre. Voilà une poésie dense, subtile, difficile d'accès, très contemporaine, sinon « ultra » postmoderne car située au-delà de ce qui est actuellement, disons, commun ou habituel en ce qui concerne l'écriture poétique d'une nouvelle génération. C'est vraiment un poète à retenir. Ne lisons que ceci : « [L]e soir venu / par le trou de la serrure nucléaire / j'ai vu des hommes délicats / des hommes longs et minces sur patins / des venus au monde sans y croire / figures d'hommes géométriques / hermétiques et périlleux / des aviateurs qui tuaient les dieux / le mal était pas un radioroman ».

Gilles Côté